This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1/Q 7558 A.1

~~MS. 36 A. 2 (9)~~

QUAND
ON VEUT TUER SON CHIEN

PROVERBE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 30 avril 1853

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

QUAND ON VEUT
TUER SON CHIEN

PROVERBE EN UN ACTE

PAR

THÉODORE BARRIÈRE ET JULES LORIN

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

CHARLES BERNERET, avocat, 35 ans.....	MM.	HOFFMANN.
RAYMOND DE CHAUVIGNY, 32 ans.....		FÉLIX.
HORTENSE, femme de Berneret.....	Mmes	SAINT-MARC.
ANNETTE, domestique de Berneret.....		WORMS.

QUAND

ON VEUT TUER SON CHIEN

Un salon ouvrant sur un jardin. — A gauche, un guéridon. — A droite, un canapé. — Un piano, etc.

SCÈNE I.

ANNETTE, *seule, contrefaisant la voix de son maître tout en marchant et en ayant l'air de chercher.*

Annette, où est ma cravatte?... Annette, où sont mes faux cols?... Annette, où avez-vous mis mes gants?... (*De sa voix naturelle.*) Voilà pour monsieur Berneret, de dix heures à midi. (*Contrefaisant sa maîtresse.*) Annette, où est mon corset?... Annette, où sont mes pantoufles?... Annette, où avez-vous mis mes jarretières?... (*De sa voix naturelle.*) Voilà pour madame Berneret, de midi à deux heures. (*En disant ces paroles, Annette a fait mine de ranger les laines et l'ouvrage de sa maîtresse et a jeté le tout à terre... Elle va le ramasser, mais elle s'arrête à la voix de Berneret.*)

BERNERET, *dans la chambre de gauche.*

Annette!

ANNETTE.

Tenez, vous allez voir!...

BERNERET, *qu'on ne voit pas.*

Annette... où avez-vous donc mis mon gilet?

ANNETTE.

Ah! c'est le gilet aujourd'hui.

BERNERET.

Et mes bottes!

ANNETTE.

Et les bottes aussi?

BERNERET.

M'entendez-vous ?

ANNETTE.

Oui, monsieur... (*Cherchant.*) Où diable peuvent-elles être ses bottes ? (*Elle ramasse le gilet sous un fauteuil.*) Ah ! voilà toujours le gilet ! voilà aussi les bottes... (*Elle en prend une sur le piano.*) Tiens, il n'y en a qu'une... Eh bien, où est donc l'autre ? (*L'apercevant.*) Ah ! la voilà... (*Elle prend la second. botte près de la cheminée.* Voilà ! voilà ! monsieur... (*Elle passe les bottes et le gilet par la porte entrebaillée.*)

BERNERET, *en dehors*

Je n'en veux plus ! il est trop tard !

ANNETTE, *revenant.*

Il ne vous dirait seulement pas merci

HORTENSE, *dans la chambre de droite.*

Annette ?

ANNETTE.

A madame, à présent.

HORTENSE, *en dehors.*

Annette, où sont donc mes brosses ?

ANNETTE, *à travers la porte.*

Par terre, madame, elles sont tombées hier soir sous la toilette.

HORTENSE.

Eh bien ! et ma robe de chambre ?

ANNETTE, *de même.*

Si madame ne l'a pas ramassée, elle doit être dans la ruelle du lit de madame.

HORTENSE, *en dehors.*

Vous n'avez pas d'ordre pour deux liards.

ANNETTE, *redescendant.*

Je n'ai pas d'ordre ! je n'ai pas d'ordre ! ils n'ont que ça à la bouche... (*Elle a pris de la musique sur le piano et la met à côté du casier, la musique tombe à terre.*)

ANNETTE, *sans la ramasser.*

C'est encore bien inventé ça, je m'en moque...(*Allant ailleurs.*) De l'ordre ! de l'ordre ! Madame qui parle, elle n'en a pas déjà tant dans les idées, elle ! Est-ce que je ne vois pas qu'un jour elle aime son mari, et que le lendemain elle a envie d'en aimer un autre... et cet autre là, je le connais ; c'est monsieur Raymond de Chauvigny, mon frère de lait !

SCÈNE II.

BERNERET, ANNETTE.

BERNERET, *est en manches de chemise.*

Mais, sapristi ! où avez-vous donc mis mon habit ?

ANNETTE, *cherchant à se souvenir.*

L'habit de monsieur ?

BERNERET.

Oui mon habit ? Vous ne savez pas ce que c'est qu'un habit ? (*Criant.*) Habit, petit vêtement avec des manches et de basques.

ANNETTE.

Monsieur me prend donc pour une imbécile ?

BERNERET.

Enfin, où l'avez-vous fourré ?

ANNETTE.

Monsieur, il doit être dans le jardin.

BERNERET.

Dans le jardin.

ANNETTE.

Oui, monsieur ; je l'avais descendu hier pour le battre, et je l'ai oublié à côté du grand poirier.

BERNERET.

A côté du... et il a plu toute la nuit...

ANNETTE, *tranquillement.*

Oui, monsieur, même que c'est joliment bon pour les petits pois.

BERNERET.

Oui, mais c'est mauvais pour mon habit... un habit noir et des pois verts, ce n'est pas la même chose ; comprends-tu ?... Elle est drôle cette fille-là...

ANNETTE, *à part.*

Si ça n'est pas assommant !

BERNERET.

Allons, va me chercher mon...

ANNETTE.

C'est encore bien trouvé, ça ! je l'ai laissé quand il pleuvait, et je vais l'ôter quand il fait soleil, n'est-ce pas ? ça serait malin.

BERNERET.

Ah ! à propos, où est donc Trilby ?

ANNETTE.

Trilby ?

BERNERET.

Oui, le king's-charles de madame, le chien ? Sais-tu ce que c'est qu'un chien ? (*Criant.*) Chien, petite bête avec du poil dessus et dessous.

ANNETTE.

Ah ! c'est trop fort, par exemple !

BERNERET.

Je te demande où il est... je ne l'ai pas encore vu...

ANNETTE.

Ma foi ! moi non... ah ! si... ce matin il était sur la pelouse... quand je l'ai rencontré, il voulait se tremper les babouines dans le bassin, mais ces bêtes-là ça a les yeux si gros, et le reste si petit, que la tête a emporté les pattes, et...

BERNERET, *effrayé.*

Mais il a pu se noyer !

ANNETTE, *tranquillement.*

Ah ! laissez donc... de cette chaleur-là ?

BERNERET.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

ANNETTE, *qui regardait au fond.*

Tenez, ne vous faites pas de bile... le voilà là-bas qui se sèche au soleil... Tiens, il est sur votre habit.

BERNERET.

Ah ! il est sur mon... elle vous débite tout ça tranquillement... Tiens... je ne sais ce qui... ma parole d'honneur... c'est à... ah ! sapristi ! (*Il rentre chez lui avec colère.*)

SCÈNE III.

ANNETTE, puis RAYMOND.

ANNETTE.

Là ! il ne sait seulement pas ce qu'il veut dire ! cette maison-là c'est comme une ménagerie, un chien, une chatte, une perruche... mettez donc de l'ordre dans une arche de Noë comme ça... (*Regardant autour d'elle.*) Quest-ce que je cherchais donc tout à l'heure ?...

RAYMOND, *au dehors.*

Promenez-le un peu dans la cour... il est en nage.

ANNETTE, *regardant au dehors.*

Ah ! voilà monsieur Raymond qui revient de faire sa promenade au bois... il va me faire rire.

RAYMOND, *costume de cheval, entrant et s'asseyant.*

Bonjour, toi...

ANNETTE.

Bonjour, monsieur Raymond.

RAYMOND.

Berneret est sorti?

ANNETTE.

Ah! bien, oui sorti... il ne part pas le jour qu'il emballe celui-là...

RAYMOND.

Ah! ça, mais, j'avais cru le voir passer au coin du boulevard, c'est pour ça que je venais, moi... Enfin, c'est égal! puisque me voilà, je reste... (*Il s'assied.*) Est-ce qu'il ne va pas s'en aller au palais?

ANNETTE.

Mais j'espère bien que si...

RAYMOND.

Il est en retard.... qu'est-ce qu'il fait donc?

ANNETTE.

Ah! est-ce que je sais? probablement qu'il cherche quelque chose... Il perd tout cet homme-là.

RAYMOND.

S'il pouvait donc perdre sa femme?

ANNETTE.

Vous tâcheriez de la trouver, hein? Ah ça, monsieur Raymond, vous ne serez donc jamais raisonnable?

RAYMOND.

Si... si... quand je serai vieux, j'achèterai un gros arbre et je me ferai ermite.

ANNETTE.

Faire la cour à des femmes mariées!... c'est un jeu dangereux.

RAYMOND.

Oh! je suis beau joueur!... (*Se levant.*) Dis donc?... madame Berneret te parle-t-elle de moi?

ANNETTE.

Ah! je vous en réponds! mais elle ne fait pas votre éloge, allez... elle dit que vous êtes un mauvais sujet.

RAYMOND.

Et tu appelles ça ne pas faire l'éloge des gens, toi?

ANNETTE.

Ah! si ça vous suffit? mais, c'est égal, vous feriez bien de renoncer à vos projets.

RAYMOND.

Moi? renoncer à... tu ne me connais pas.

ANNETTE.

Mais si, je vous connais, et je tremble pour vous.

RAYMOND, *riant.*

Eh bien! c'est ça, tremble pour moi.

ANNETTE.

Vous ne savez pas? il me semble que madame a peur de vous.

RAYMOND.

Vraiment!... mais c'est une bonne chose, ça!

ANNETTE.

Quand vous arrivez, elle pâlit, elle se trouble, et je lui ai entendu dire une fois : cet homme-là, c'est le diable!

RAYMOND.

Elle est charmante.

ANNETTE.

Ce qui la confond, et moi aussi, c'est votre aplomb, votre sang-froid; jamais vous ne vous troublez, vous.

RAYMOND.

L'habitude! et puis, ça m'amuse de me moquer des maris en face... d'ailleurs ça réussit toujours.

ANNETTE.

Tenez, je crois que madame a raison, et que vous êtes le diable. Mais je vous laisse, je vais ranger un peu par là.

RAYMOND, *riant.*

Ah bien, ça sera gentil tout-à-l'heure,

ANNETTE.

Vous direz peut-être aussi que je n'ai pas d'ordre, vous?

RAYMOND.

Moi? ah bien oui... il n'y a pas de danger!

ANNETTE.

A la bonne heure! (*A part, en sortant.*) Ah! je sais ce que je cherchais, c'est l'argenterie du déjeuner de madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, seul.

Cette chère petite Hortense!... c'est que je l'aime, ma parole d'honneur; à ma manière, c'est vrai, mais c'est la bonne; mal-

heureusement, c'est une vraie petite sauvage que cette femme-là... une fleur qui a dû naître évidemment dans les plaines arrosées par l'arkansas ou la rivière rouge... Ah ! si je ne pouvais pas la civiliser, je ne m'en consolerais jamais... elle est si jolie ! et son mari est si bon garçon ! C'est bien singulier cela, quand je fais la cour à une femme, c'est que le mari m'a plu d'abord... et Berneret m'a plu tout de suite... c'est une bonne nature ! Tiens, le voilà justement... je vais lui dire que j'adore sa femme. (*Il ouvre un album.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, BERNERET.

BERNERET, *entrant.*

Une heure et demie ! si je ne me dépêche pas, on aura appelé la cause Tripotard... (*Apercevant Raymond qui s'est levé.*) Ah ! bonjour, Raymond !.. tu vas bien ?... mon bon... tu vois un avocat aux abois ! je ne sais où donner de la tête !... je suis accablé !... j'ai un mur mitoyen à deux heures, et une séparation de corps à deux heures et demie.

RAYMOND.

Une séparation !...

BERNERET.

Oui, la séparation donne !... donne !... les gueux de célibataires nous taillent de la besogne, va !... toi-même, brigand ! un de ces jours tu seras sur nos bancs et Berneret te défendra, le lâche !

RAYMOND, *riant.*

Compte bien que je ne m'adresserai pas à un autre, le cas échéant !

BERNERET.

Le cas échéant !... est-ce qu'il va échoir ?... est-ce qu'il faut que je prépare mon plaidoyer ?

RAYMOND.

Mais ça ne peut pas faire de mal.

BERNERET.

Ça ne peut pas faire de... comme il vous dit ça... cynique !... va... (*Il le pousse.*) Ah ! dis-donc, tu n'as pas vu ma femme ?

RAYMOND.

Non, je l'attends.

BERNERET.

Est ce qu'elle n'est pas levée ?

RAYMOND, *y allant.*

On peut voir !

BERNERET, *se reprenant.*

Tiens, moi qui te demande... suis-je bête!... je voudrais pourtant bien lui dire adieu.

RAYMOND.

Et moi, bonjour!

BERNERET, *le regardant.*

Les éperons!... la cravache!... tu viens de caracoler! heureux gaillard!... et qui aimes-tu de ce moment-ci?

RAYMOND.

Une charmante petite femme.

BERNERET.

Mariée?...

RAYMOND.

Parbleu!

BERNERET, *avec horreur.*

Parbleu!... il dit ça comme s'il était impossible d'aimer une jeune fille ou une veuve...

RAYMOND.

Ah! une veuve!... une jeune... non, moi je n'aime que ce qui appartient aux autres!... Ainsi je voudrais avoir ton habit, ton gilet, ton chapeau, tes breloques... ta...

BERNERET.

Ma femme, va... pendant que tu y es... tu la voudrais peut-être aussi...

RAYMOND.

Comment? peut-être! mais ce doute m'offense!

BERNERET.

Il est charmant!

RAYMOND.

Oh! si je pouvais t'enlever son cœur, je n'hésiterais pas un instant, je te le jure...

BERNERET, *riant.*

Quel toqué tu fais!

RAYMOND.

Tu crois que je plaisante?

BERNERET, *riant.*

Mais non... mais non...

RAYMOND, *sérieux.*

Ces maris sont étonnants!... il suffit qu'on leur dise que l'on aime leurs femmes pour qu'ils dorment sur les deux oreilles.

BERNERET, *riant.*

Ils sont idiots, que veux-tu?... ils sont idiots!

RAYMOND.

Mais, sais-tu que tu me révoltes !

BERNERET.

Parbleu !

RAYMOND.

Est-ce qu'elle t'aime bien, ta femme ?

BERNERET.

Comment, si...

RAYMOND.

Oui, enfin, a-t-elle de l'amour pour toi ?

BERNERET.

Dame ! on le dit... après ça, tu sais, il ne faut jurer de rien... elle en a l'air comme cela... mais peut-être qu'au fond...

RAYMOND, *lui serrant la main.*

Ah ! que tu me fais de bien.

BERNERET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! je lui fais... je ne connais rien d'amusant comme ce garçon-là.

RAYMOND.

Tu m'as rendu mon courage !

BERNERET.

Alors, tu viens pour lui faire la cour ?

RAYMOND.

Oui, depuis six semaines.

BERNERET.

Oh ! il y a plus que cela.

RAYMOND.

Non, parole... justo six semaines.

BERNERET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! quel gamin tu fais !

RAYMOND.

Ah ! dis donc, il y a déjà plusieurs jours que je voulais te demander cela... Qu'est-ce qu'il faut faire pour plaire à ta femme...

BERNERET.

Il faut d'abord plaire à son chien, à monsieur Trilby, et avoir toujours des pistaches.

RAYMOND.

Pour qui ?

BERNERET.

Pour tous les deux.

RAYMOND.

Non... j'ai un autre moyen... j'enlève...

BERNERET.

Qui ? Trilby ou Hortense.

RAYMOND.

Tous les deux... ah ! non, je te laisserai Trilby... Oui, je pars avec madame Berneret un jour que tu auras été faire une course, nous allons dans l'ouest des États-Unis, et nous ne te laissons pas notre adresse.

BERNERET, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah !... je t'en prie ! assez... je ne pourrai jamais reprendre mon centre de gravité quand on appellera la cause Tripotard. (*Il ramasse des papiers.*) Tiens, vois-tu tout ça, c'est du Tripotard... (*Voyant entrer Hortense.*) Ah ! voilà ma femme... avec monsieur Trilby... as-tu des pistaches ?... (*Il rit.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE, *à part.*

Encore lui ! (*Haut et froidement.*) Monsieur, je vous salue.

RAYMOND.

Madame !

HORTENSE.

Qu'aviez-vous donc à rire, monsieur Berneret ?

BERNERET.

C'est cet écervelé de Raymond qui, depuis une heure, me débite des folies de quoi... défrayer dix vaudeville... vaudevilles gais...

HORTENSE.

Ah ! vraiment...

BERNERET.

Figure-toi...

RAYMOND.

Mon ami...

BERNERET.

Qu'il me disait que...

RAYMOND, *voulant le faire taire.*

Je t'en prie... c'était bon entre nous...

BERNERET.

Eh bien ! Hortense, c'est entre nous...

RAYMOND.

Pas du tout... ce que je t'ai dit est très-sérieux, et...

BERNERET, *riant.*

Ah bon ! tu continues... Très-bien, je me tais alors, puisque

tu es sérieusement amoureux de ma femme... Mais... les Tripotard m'attendent! Je me sauve! viens-tu au Palais avec moi?

RAYMOND.

Mais...

BERNERET.

Tu entendras mon plaidoyer

RAYMOND.

Ça me décide... je reste!

HORTENSE, *à part.*

Comment?

RAYMOND.

J'ai fait un temps de galop de Saint-Cloud jusqu'ici, et, ma foi! si madame le permet, je me reposerai quelques instants encore...

HORTENSE, *à part.*

C'est d'une effronterie... (*Haut.*) Monsieur, je suis désolée, mais je ne pourrai vous tenir compagnie: j'ai pour ce matin une messe de mariage, et...

RAYMOND.

Oh! c'est un prétexte; c'est parce que vous avez peur de rester seule avec moi.

BERNERET, *riant.*

Quel aplomb!

HORTENSE.

C'est trop fort!... Vous vous trompez, monsieur, et la preuve, c'est que je reste.

BERNERET, *à Raymond.*

Attrape...

RAYMOND.

Je répondrai à cela quand tu seras parti... tu me gênes!...

BERNERET.

Ah! je n'ai jamais rien vu de si drôle que ce garçon-là.. Au revoir... à bientôt. (*Il sort en courant. — Raymond l'accompagne jusqu'à la porte.*)

HORTENSE, *à part.*

Ah! monsieur Raymond, nous verrons si vous garderez toujours cette assurance-là.

(*Raymond a ouvert la fenêtre et regarde dans la rue.*)

BERNERET, *au dehors.*

Qu'est-ce que tu regardes?...

RAYMOND.

Je veux être sûr que tu ne reviens pas!

BERNERET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! très-bien. (*On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne. — Raymond referme la fenêtre.*)

SCÈNE VII.

RAYMOND, HORTENSE.

RAYMOND, *redescendant.*

Enfin, il est parti cette fois ; nous avons eu du mal.

HORTENSE, *qui a repris son chien.*

Monsieur, je suis de l'avis de mon mari... Vous êtes fou.

RAYMOND.

C'est bien possible.

HORTENSE, *caressant son chien.*

N'est-ce pas, Trilby, que monsieur de Chauvigny est fou ?

RAYMOND.

Hortense.

HORTENSE, *après un mouvement.*

Trilby ! ... sais-tu pourquoi monsieur de Chauvigny se permet de m'appeler Hortense ?

RAYMOND.

Madame, pardon ! est-ce que vous ne croyez pas à mon amour ?

HORTENSE, *même jeu.*

Trilby !... crois-tu à l'amour de monsieur Raymond ?

RAYMOND, *à part.*

Ah ! c'est comme ça ! (*Caressant le chien.*) Trilby ?... sais-tu que ta maîtresse est jolie comme un ange ?

HORTENSE.

Monsieur...

RAYMOND, *gravement.*

Je ne vous parle pas, madame. (*Continuant.*) Sais-tu qu'elle a les mains les plus belles du monde ! et que l'on paierait de sa vie une de leurs caresses ! (*Il baise la main d'Hortense.*)

HORTENSE.

Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Pardon !... j'ai cru embrasser Trilby !

HORTENSE, *qui s'est levée.*

Monsieur, jusqu'à présent, je n'avais pas attaché d'importance à vos paroles, à vos étourderies...

RAYMOND, *se rapprochant d'elle.*

Vous aviez tort, madame.

HORTENSE, *se levant et allant s'asseoir de l'autre côté de la table.*

Je le reconnais, et maintenant je vous supplie d'y mettre un terme... car elles m'offensent.

RAYMOND.

Pourquoi donc ça ?

HORTENSE.

Pourquoi ?... En vérité, monsieur, tout en vous me confond... je n'avais pas conscience d'une audace aussi naïve que la vôtre.

RAYMOND.

Naïve est le mot, madame... car ce n'est pas calcul chez moi, je vous le jure... je suis tout superstition... Je crois que ce qui est écrit est écrit... que si votre mari ne doit rien croire, il ne croira rien ; que s'il doit voir, il verra ; que s'il doit me tuer, il me tuera ; et enfin, que si vous devez m'aimer, vous m'aimerez ; voilà tout.

HORTENSE.

Mais, je le répète... c'est de la démence.

RAYMOND.

Non... c'est du fatalisme.

HORTENSE, *se levant.*

Je ne crois pas à la fatalité.

RAYMOND.

Comment donc expliquez-vous votre union avec Borneret ? Un homme qui n'a rien de ce qu'il faut pour être aimé d'une femme comme...

HORTENSE.

Il a du moins la confiance, et vous en abusez étrangement.

RAYMOND.

Je n'aime pas qu'un mari ait confiance en moi... cela m'humilie.

HORTENSE.

Savez-vous, monsieur, que je serais en droit de croire que vous vous moquez de moi.

RAYMOND.

Par exemple !

HORTENSE.

Comment appelle-t-on, je vous prie, toutes les divagations que vous me récitez depuis six semaines ?

RAYMOND.

Comment appelle-t-on, je vous prie, madame, les divagations que se récitent les amants depuis des siècles ?... Ils parlent sans savoir ce qu'ils disent, ils n'écoutent que leur cœur... et,

ma foi ! je vous avoue que je n'ai pas entendu un mot de ce que je vous ai dit... et cela, parce que je vous aime... Si vous avez écouté, c'est que vous ne m'aimez pas...

HORTENSE, *parlant dans le vague.*

Je suis heureuse que cette preuve vous suffise. (*Elle se lève.*)

RAYMOND.

Plaît-il ?

HORTENSE, *de même.*

Car, si vous vous obstiniez à croire que... il me faudrait vous convaincre... ça n'en finirait pas... je manquerais la messe, et c'est une amie de ma famille.

RAYMOND.

Mais ça n'a pas le sens commun non plus ce que vous me dites là.

HORTENSE.

Comment ?

RAYMOND.

Vous ne vous écoutez pas parler... Est-ce que vous écoutez votre cœur ?

HORTENSE.

Est-ce que vous n'allez pas vous en aller ?

RAYMOND.

Pas si bête...

HORTENSE.

Plaît-il ?

RAYMOND.

N'est-ce pas que je serais bien stupide de partir en ce moment ?

HORTENSE.

Je ne sais ce que vous voulez dire... Quelle heure est-il ?

RAYMOND.

Vingt-trois juillet moins cinq.

HORTENSE.

Quel jour sommes-nous ?

RAYMOND, *regardant sa montre.*

Mil huit cent quarante-cinq... il y a juste mille ans aujourd'hui que Paris a été pillé par les Normands...

HORTENSE, *caressant son chien.*

Ah !

RAYMOND.

N'est-ce pas, Hortense, que vous m'aimez un peu ?

HORTENSE, *se réveillant.*

Mais non...

RAYMOND.

Laissez donc !... vous y pensiez.

HORTENSE.

Moi, je pensais...

RAYMOND.

Vous pensiez à moi, à mon amour... (*Hortense fait un mouvement.*) Je vous le jure sur l'honneur, jurez-moi donc le contraire...

HORTENSE.

Monsieur Raymond... je vous en prie... parlons d'autre chose.

RAYMOND, *bas.*

C'est égal, vous n'avez pas juré...

HORTENSE, *très-agitée.*

Encore une fois, partez... je le veux... Ce n'est pas ici votre place... rien qu'en vous écoutant, je suis coupable... et si mon mari...

RAYMOND, *la rassurant.*

Il est là-bas avec sa robe et son bonnet.

HORTENSE, *s'attendrissant.*

Il travaille pour moi...

RAYMOND.

Oui... il plaide la cause Tripotard... pourvu qu'il la gagne encore...

HORTENSE, *avec horreur.*

Oh ! tenez, vous n'avez pas de cœur !...

RAYMOND.

En ce cas, mon médecin est un fripon car, depuis trois ans, il me traite pour un anévrisme.

HORTENSE, *le repoussant.*

Ah ! vous me révoltez !...

RAYMOND, *riant.*

Que voulez-vous? moi je ne sais pas procéder comme un in-octavo, je ne comprends pas l'amour qui aboie à la lune, l'amour qui se note comme une sonate avec des dièzes, des temps et des soupirs, qui se scande comme un alexandrin. Je ne comprends pas non plus l'amour qui s'arrange longtemps à l'avance comme un dîner sur l'herbe ; l'amour est ou il n'est pas. Voilà la question : ou vous ne m'aimez pas, et je m'en vais, ou vous m'aimez, et je vous enlève !

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! à la bonne heure, j'aime mieux que vous me parliez ainsi, et maintenant je regrette que mon mari ne soit pas là... lui qui s'amuse tant à vos excentricités !...

RAYMOND.

Madame, ne riez pas, je vous en prie... tout ceci est très-sérieux.

HORTENSE.

Allons, monsieur, puisque vous voulez que je traite vos folies sérieusement... je ne vous dirai plus qu'un mot... Monsieur Berneret est votre ami, un ami d'enfance...

RAYMOND.

Oh ! si ce n'est que cela !

HORTENSE.

Comment, monsieur ?

RAYMOND.

Ma conscience peut être en repos... je n'ai jamais été l'ami de Berneret.

HORTENSE.

Mais cependant...

RAYMOND.

J'ai des motifs pour lui en vouloir.

HORTENSE.

Et lesquels ?

RAYMOND, *cherchant.*

Lesquels !.. lesquels !... d'abord, dans notre plus tendre enfance, et comme quelquefois nous couchions dans le même berceau... il prenait toute la place et me fourrait méchamment ses genoux dans le dos...

HORTENSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! c'est affreux.

RAYMOND.

Plus tard, abusant de sa force physique, il me mangeait mon déjeuner et me donnait en échange des coups de poing sur la tête... je crois même qu'un jour il m'a mordu...

HORTENSE.

En êtes-vous bien sûr ?

RAYMOND.

Oui, madame, il a dû me mordre.

HORTENSE.

Est-ce tout ?

RAYMOND.

Ah bien oui, pas encore !... au collège il était toujours le premier et remportait tous les prix. Il travaillait comme un cheval pour m'humilier, moi, qui ne faisais rien.

HORTENSE, *souriant.*

Oh ! c'était bien lâche !

RAYMOND.

Plus tard, enfin, à notre entrée dans le monde, il m'enlevait, par ses intrigues, la partie théâtrale du *Papillon bleu*, qui devait m'ouvrir les coulisses de l'opéra, et il papillonnait à ma place au milieu de ces soleils couleur de chair et de ces maillots électriques... (*Avec indignation.*) et vous voulez que j'aime cet homme-là ?... jamais !...

HORTENSE, *riant.*

Pourtant, monsieur, permettez-moi de vous le dire, vos griefs contre monsieur Berneret me semblent un peu futiles.

RAYMOND.

Puisque je n'en ai pas d'autres, il faut bien que je me contente de ceux-là... Je lui en veux, et, si vous m'en croyez, vous seconderez ma vengeance.

HORTENSE.

Mais je n'ai rien à reprocher à mon mari.

RAYMOND.

Oh ! en cherchant bien...

HORTENSE.

Je n'y tiens pas !

RAYMOND, *continuant.*

Vous trouveriez trente-six raisons pour m'aimer, et autant pour ne pas aimer Berneret.

HORTENSE.

Trente-six ?

RAYMOND.

Tout au juste.

HORTENSE.

C'est étrange !... quand il y a dix minutes que je cause avec vous, il me semble que je valse depuis une demi-heure.

RAYMOND.

Ca voudrait dire que je vous tourne la tête...

HORTENSE.

Oh ! ce n'est pas comme cela que je l'entends.

RAYMOND.

Et moi non plus... mais pour en revenir...

HORTENSE.

Permettez, mais il est temps que je parte... (*Elle fait un pas vers la fenêtre.*)

RAYMOND, *l'arrêtant.*

Laissez donc... il pleut...

HORTENSE.

Il pleut ?

RAYMOND.

Il pleut à verse!... or pour en revenir!...

HORTENSE, *à la croisée.*

C'est une idée fixe?

RAYMOND.

C'est un tic... vous ne savez pas, madame, que j'ai manqué pour vous un mariage magnifique.

HORTENSE

Est-ce que je vous en avais prié?

RAYMOND.

Non, sans doute, mais ça revient au même... L'homme qui se noie ne vous prie pas de le sauver... mais si on le repêche, on a tout de même vingt-cinq francs.

HORTENSE.

Vous êtes fou!

RAYMOND.

Toujours est-il que je vous aime, puisque je ne veux pas me marier à cause de vous. On m'offrait aussi une mission diplomatique fort avantageuse en Angleterre; j'ai refusé également. Ce qui prouve que je ne veux pas m'éloigner de vous... Et enfin, j'ai embroché un monsieur parce qu'il prétendait que vous étiez trop décolletée, ce qui prouve que je ne veux pas qu'on parle mal de vous... voilà!

HORTENSE.

Mais, monsieur, vous risquiez de me compromettre, si l'on avait appris que toutes ces folies étaient faites à cause de moi!

RAYMOND.

Oh! il n'y avait pas de danger. J'ai rompu mon mariage sous prétexte que ma fiancée avait lu Timon; j'ai refusé l'ambassade sons prétexte que lady Borney avait renversé un verre d'eau sur mon habit, et j'ai donné un coup d'épée au monsieur en question à propos de la traite des nègres.

HORTENSE.

Et si vous aviez été tué, monsieur?

RAYMOND.

Je ne vous aurais pas fait manquer la messe de mariage de...

HORTENSE.

Pouvez-vous parler aussi légèrement?

RAYMOND.

De ma vie?... ah! ma foi, vous me croirez si vous voulez, mais je la donnerais pour être aimé de vous un jour... non, ça ne serait pas assez... mais un mois... être aimé de vous un mois et...

Eh bien! non, franchement, je me connais, je ne pourrais plus mourir... Je m'en vais, car vous finiriez peut être par me prendre en grippe; adieu, madame... (*Il remonte, puis revient.*) Mais, parole d'honneur... je vous aime comme je n'ai jamais aimé, et comme on ne vous aimera jamais.

HORTENSE, *émue, mais souriant.*

Je le crois!

RAYMOND.

Et en cherchant bien, vous trouveriez les trente-six raisons...

HORTENSE.

Pourquoi?

RAYMOND.

Pour ne pas aimer Berneret.

HORTENSE.

Ah!

RAYMOND.

Allons, bon! j'ai dit une bêtise, pardonnez-la moi... Bath! une de plus, une de moins... c'est encore un tic! (*Il lui prend la main.*) Merci! je m'en vais bien heureux! Que voulez-vous! je suis fataliste. (*Il sort et se croise avec Annette qui entre.*) Adieu, toi! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ANNETTE, HORTENSE.

ANNETTE, *le regardant sortir.*

Qu'est-ce qu'il a donc? (*Elle descend et se met à chercher.*)

HORTENSE, *à part.*

Si ce monsieur croit se faire aimer de cette façon-là!

ANNETTE, *qui cherche.*

Madame, où sont donc vos bottines que vous avez quittées hier?

HORTENSE, *de même.*

Certainement, il y a bien des gens qui m'ont fait la cour avant mon mariage, mais ils ne s'y sont jamais pris comme cela.

ANNETTE, *cherchant toujours.*

Est-ce que vous les avez aux pieds, vos bottines, madame?

HORTENSE, *de même.*

C'est égal! mon mari ne se battrait pas pour moi, bien certainement.

ANNETTE.

Madame?

HORTENSE.

Hein? quoi! qu'est-ce que tu veux?

ANNETTE.

Vos bottines ?...

HORTENSE.

Eh bien, après ?

ANNETTE.

Où donc les avez-vous mises ?

HORTENSE.

C'est un peu fort, par exemple !... Est-ce que cela me regarde ?

ANNETTE.

Tout se perd ici !

HORTENSE.

A qui la faute ? (*Elle s'asseoit à son métier.*) à toi, je pense ! Un jour tu perdras ta robe !

ANNETTE.

Oh ! j'ai des hanches !

HORTENSE.

Où sont mes laines ?

ANNETTE.

Les laines de madame ? (*Elle cherche autour d'elle.*) Ah ! je sais ! (*Elle ramasse les laines sous un guéridon.*)

HORTENSE.

C'est là que vous les mettez ?

ANNETTE.

Ah ! elles s'y sont bien mises toutes seules !

HORTENSE.

Pouvez-vous me donner mes ciseaux ?

ANNETTE.

Certainement, si je les retrouve.

HORTENSE.

Comment ?

ANNETTE.

Ah ! ne vous fâchez pas, madame, je me souviens... (*Elle va ouvrir la fenêtre.*)

HORTENSE, *à part.*

Si je le voyais souvent, je crois que sa folie me gagnerait.

ANNETTE, *donnant les ciseaux.*

Les voilà, madame.

HORTENSE.

Où étaient-ils donc ?

ANNETTE.

Sur la fenêtre, madame.

HORTENSE.

Comment, sur la fenêtre...

ANNETTE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Ah ça, vous le faites donc exprès?

ANNETTE.

A quoi ça m'avancerait-il ?

HORTENSE.

Jamais rien n'est rangé ici.

ANNETTE, *à part.*

Ah ! c'est comme ça. (*Elle prend le métier qu'Hortense a quitté et le porte devant la croisée.*)

HORTENSE.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

ANNETTE.

Je range, madame... C'est ici la place du métier. (*Elle prend les laines et les serre dans un meuble.*)

HORTENSE.

Eh bien ! vous serrez mes laines?

ANNETTE.

Je range, madame.

HORTENSE.

Annette, avez-vous juré de me mettre en colère?

ANNETTE.

Madame voit bien qu'elle ne veut pas que je range ! Eh bien, je ne rangerai plus jamais, jamais, jamais, jamais !... (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

HORTENSE, *seule.*

Voilà dix fois que je veux renvoyer cette fille ! et dix fois que monsieur Berneret s'y oppose !... Bien mieux, je crois qu'un jour il m'a donné tort devant elle... Aussi, elle ne me respecte plus... Mais les maris sont si maladroits... (*Elle a pris une broderie sur le piano et travaille tout en parlant.*)... Ainsi, si monsieur Berneret m'avait écoutée, nous serions à cette heure à la campagne, et monsieur Raymond ne serait pas venu nous relancer jusque là. (*Après un temps.*) Je m'ennuie !... Il y met le temps, monsieur Berneret, à plaider la cause Tripotard. (*Eclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah ! je pense à monsieur Raymond ! Il est fou, bien certainement; il ira quelque jour aux Petites-Maisons. A propos, en voici une qui est froide... C'est monsieur

Berneret qui l'a choisie au nord, avec son intelligence ordinaire. Après ça c'est peut-être un calcul... Quand votre femme est enrhumée, elle reste à la maison et vous êtes libre de voltiger dans les coulisses de l'Opéra pour le compte du *Papillon bleu*. C'est affreux ! et en vérité les pauvres femmes sont quelquefois bien pardonnables...

SCÈNE X.

HORTENSE, BERNERET.

BERNERET *entre avec toutes ses paperasses.*

Bonjour, Hortense !... les deux affaires sont gagnées !... les avocats des parties adverses battus sur toute la ligne !... aussi j'ai la gorge en feu !... (*Il se prépare un verre d'eau sucrée, jette le dossier sur le bureau et va à la cheminée.*)

HORTENSE.

Ah Dieu ! quelle poussière !

BERNERET, *remuant son verre d'eau.*

C'est de la poussière d'or, cinq cents francs de gagnés... je ne sais pas si j'ai été éloquent, mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai été bavard... Tiens, embrasse-moi... (*Il l'embrasse bruyamment.*)

HORTENSE.

Oh ! quel bruit vous faites.

BERNERET, *gaîment.*

On appelle ça des baisers de nourrice ! ce sont les seuls vrais. Raymond est parti ?

HORTENSE.

Vous le voyez bien !

BERNERET.

C'est juste, mais ça se dit. Je ne sais pas pourquoi, mais enfin... (*L'examinant.*) Qu'est-ce que tu as donc, Bichette ?

HORTENSE.

Oh ! je vous en prie ! défaites-vous de ces mots là, ils sont ridicules...

BERNERET.

Oh ! pourtant ! tu me les a passés quelquefois... souvent !...

HORTENSE.

Oh ! je ne peux pas souffrir que vous preniez vos airs malins...

BERNERET.

Mais je ne prends pas des... je n'ai pas l'intention de... (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc, ma femme ? (*Il marche de long en large.*)

HORTENSE, *avec impatience.*

Pourquoi donc vos vernis chantent-ils ainsi ?

BERNERET.

Dame ! je ne sais pas moi... c'est peut-être parce qu'ils sont gais.

HORTENSE.

C'est bien spirituel !

BERNERET.

Oh ! après ça, ça n'est pas fait pour être imprimé. (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc ma femme ? (*Il recommence à se promener.*)

HORTENSE, *se levant.*

Vous avez donc des cloches à votre chaîne de montre ?

BERNERET.

Des cloches ! mais non, j'ai...

HORTENSE.

C'est un véritable carillon ! vous avez l'air de la Samaritaine...

BERNERET, *étonné.*

Quel pont-neuf me chantes-tu là ? si j'ai l'air de... c'est ta faute, c'est toi qui as choisi ces breloques.

HORTENSE.

En tous cas, ce n'est pas moi qui ai choisi ces grands cols-là qui donnent à votre tête l'air d'un bouquet dans du papier.

BERNERET.

Je peux le rabattre ! (*Il rabat son faux-col.*)

HORTENSE.

Maintenant, vous avez l'air d'un opéra-comique.

BERNERET.

Allons, bon ! voilà que j'ai l'air... je ne sais pas pourquoi tu me dis tout ça, moi... je suis arrangé comme d'habitude.

HORTENSE.

Eh bien ! justement, je trouve que vous ne soignez pas assez votre mise; mais, voilà messieurs les maris, au bout de quelques mois ils se croient dispensés de faire les moindres frais pour leurs femmes...

BERNERET.

Les moindres frais ?... cependant il me semble que je me tiens proprement.

HORTENSE.

Et vous croyez que ça suffit ?

BERNERET.

Je ne peux pourtant pas consacrer ma vie tout entière à

mettre ma cravate; c'est bon quand on n'a que ça à faire, comme mon ami Raymond.

HORTENSE, *dont l'impatience va croissant.*

Pourquoi allez-vous chercher justement monsieur Raymond?

BERNERET.

Moi? je ne vais pas le... ah! bon! pourquoi?... mon Dieu!... je dis Raymond comme je dirais Jean-Baptiste?

HORTENSE.

Qu'est-ce que c'est que Jean-Baptiste.

BERNERET.

Jean... je ne connais pas moi.

HORTENSE.

Vous dites cela, sans doute, en souvenir du bal d'hier et de cette Baptista, la femme de monsieur Renaud que vous avez fait danser toute la nuit.

BERNERET.

Toute la nuit? oh! si on peut dire?... c'est elle qui m'a fait quitter un instant la bouillotte pour faire vis-à-vis à son mari.

HORTENSE.

Eh bien pourquoi cette dame vient-elle ainsi vous enlever de vive force?

BERNERET.

Je ne sais pas, moi.

HORTENSE.

C'est qu'elle en a le droit sans doute.

BERNERET.

Oh! oh! tu veux t'amuser.

HORTENSE.

Je ne m'amuse pas du tout, monsieur.

BERNERET, *s'asseyant.*

Moi, non plus.

HORTENSE.

Il y a vraiment des femmes qui sont d'une effronterie! celle-ci surtout, avec ses cheveux épars et ses yeux noyés... elle a je crois, la prétention de se faire passer pour une Espagnole... il me semble même lui avoir vu des castagnettes dans les cheveux.

BERNERET.

Je n'ai pas remarqué.

HORTENSE.

Elle vous plaît, n'est-ce pas?

BERNERET.

A moi?

HORTENSE.

Faites-lui la cour !

BERNERET.

Oh ! à la femme d'un confrère !

HORTENSE.

Comme cela, si ce n'était pas la femme d'un...

BERNERET.

Mais ça serait la même chose.

HORTENSE.

Ce n'est pas bien sûr... si c'était seulement une cliente ? par exemple, cette charmante personne, qui a passé l'autre jour deux heures dans votre cabinet.

BERNERET.

C'était pour son procès en séparation ; cette pauvre femme ! elle a pleuré tout le temps... ça m'ennuyait... mais, tu comprends, je ne pouvais pas la renvoyer.

HORTENSE.

Et alors, vous l'avez consolée ?

BERNERET.

Oui, je... c'est-à-dire non... j'ai pris des notes.

HORTENSE.

Et pourquoi cette dame plaide-t-elle en séparation ?

BERNERET.

Parce que son mari fait des bamboches.

HORTENSE.

Si l'on trainait devant les tribunaux tous les maris qui se conduisent mal...

BERNERET.

Ça ne me ferait rien, je crois.

HORTENSE.

Je l'ignore.

BERNERET.

Oh ! par exemple !

HORTENSE.

Je ne vous crois pas plus vertueux qu'un autre ! Dieu merci ! vous ne vous faites pas faute de regarder les femmes.

BERNERET.

Je regarde, mais je ne touche pas.

HORTENSE.

C'est beaucoup trop déjà... ainsi, cette Baptista, vous la mangiez des yeux !...

BERNERET.

En lui parlant, je ne pouvais pas regarder en l'air.

HORTENSE.

Pourquoi pas?

BERNERET.

J'aurais eu l'air bête et puis j'aurais marché sur le monde.

HORTENSE.

Mais quand vous ne dansiez plus... vous ne la quittiez pas davantage des yeux... vous ne voyiez qu'elle... si bien que... (*Vivement.*) si bien que vous n'avez pas même été saluer ma mère.

BERNERET.

Ah! sapristi!... c'est vrai!... j'ai oublié! je suis désolé!

HORTENSE, *avec dépit.*

Oh! il n'y a pas de quoi, vraiment... ça n'en vaut pas la peine... on ne se gêne pas avec de petites gens, des marchands... et mes parents ne méritent certainement pas qu'on ait des égards pour eux.

BERNERET.

Qu'est-ce qui a dit ça?

HORTENSE, *se montant.*

On leur a fait beaucoup d'honneur déjà en entrant dans leur famille.

BERNERET.

Oh! Hortense!

HORTENSE.

En leur enlevant leur unique enfant, qu'ils aimaient tant, qu'ils rendaient si heureuse!... car j'étais heureuse alors!

BERNERET.

Comment, alors?

HORTENSE.

Mais si vous rougissez de mon père, de ma mère, leur fille n'en rougit pas et elle retournera auprès d'eux pour les aimer... les consoler...

BERNERET, *ahuri.*

Ah ça, je ne comprends pas.

HORTENSE, *assise.*

Non, sans doute... vous n'avez pas assez de délicatesse pour savoir ce qu'il y a d'humiliant pour une pauvre femme de voir qu'on lui reproche son peu de fortune.

BERNERET.

Moi, je te reproche?...

HORTENSE.

Son manque de naissance.

BERNERET.

Mais...

HORTENSE.

Après tout, monsieur, on ne vous a pas pris en traître... quand vous m'avez épousée, vous saviez bien que je ne descendais pas des de Rohan.

BERNERET.

Mais moi non plus... je descendais de Montmartre tout bonnement.

HORTENSE.

Si vous ne me trouviez pas assez riche, il fallait en épouser une autre.

BERNERET.

Ça n'aurait pas rempli mon but, puisque c'était toi que j'aimais!

HORTENSE.

Pensez-vous que je serais restée fille pour cela!

BERNERET.

Mais non...

HORTENSE.

Désabusez-vous, monsieur... et croyez que j'aurais bien trouvé un aussi beau nom que le vôtre... madame Berneret... ce nom-là est ridicule...

BERNERET.

Allons, bien! voilà que mon nom est ridicule à présent...

HORTENSE.

A présent... il l'a toujours été.

BERNERET.

Alors pourquoi l'as-tu endossé... Il fallait dire non... mais tu as dit oui.

HORTENSE.

Ah! si j'avais su que ce *oui* dût me causer tant de chagrins, me faire verser tant de larmes?...

BERNERET.

Des chagrins?... des larmes? où ça des larmes?

HORTENSE.

Mais dans mes yeux, monsieur. Vous ne voyez donc rien?... vous ne comprenez donc pas que la vie que vous menez...

BERNERET.

Oh!

HORTENSE.

Que l'abandon où vous me laissez, me mine, me tue...

BERNERET.

Oh! oh!

HORTENSE.

Je ne mange plus.

BERNERET.

Comment, tu n'as pas pris ton chocolat ?

HORTENSE.

Je ne dors plus.

BERNERET.

Passé midi.

HORTENSE, *s'animant toujours.*

C'est faux, monsieur... Je n'ai pas fermé l'œil depuis un mois, je maigris tous les jours, je deviens à rien, et si cela continue, ma pauvre mère pourra bientôt... vous reprocher d'avoir tué son enfant. (*Elle pleure.*)

BERNERET, *aux cent coups.*

Hortense ! ma chérie !

HORTENSE, *frappant du pied.*

Laissez-moi, monsieur, ne m'approchez pas, votre vue me fait mal !

BERNERET.

Oh ! sapristi !... mais, écoute-moi ! il le faut. (*La faisant retourner de son côté.*) Je le veux.

HORTENSE.

Est-ce que vous allez me battre, à présent ?

BERNERET, *stupéfait.*

Moi ?

HORTENSE.

Ne l'espérez pas, monsieur, je saurai bien me mettre à l'abri de vos violences... je vais aller chercher un refuge chez ma mère.

BERNERET.

Chez ta...

HORTENSE.

Oui, monsieur, et si vous voulez me retenir, je casse, je brise tout ici et je me jette par la fenêtre. (*Elle entre brusquement à gauche et ferme la porte sur le nez de Berneret qui voulait la suivre ! Raymond est entré vers la fin de la scène et est resté au fond... Il descend la scène quand Hortense est sortie.*)

SCÈNE XI.

BERNERET, RAYMOND.

BERNERET, *abruti.*

Ah ça ! est-ce que j'ai le cauchemar ? est-ce que j'ai un angora sur l'estomac ?

RAYMOND, *gaîment.*

Eh bien ! il paraît qu'on se querelle ici.

BERNERET.

Ah ! c'est toi ?

RAYMOND.

Oui, je revenais pour chercher ma cravache que j'avais oubliée exprès.

BERNERET, *sans comprendre.*

Ah !

RAYMOND.

Et j'ai entendu les derniers mots d'une scène...

BERNERET.

Ah ! mon cher ami, une scène affreuse !

RAYMOND, *se frottant les mains.*

Mais c'est excellent pour moi, ça... et j'arrive à propos.

BERNERET.

Comment ! à propos ? Ah ! oui, au fait, tu pourras peut-être faire entendre raison à ma femme.

RAYMOND.

Tu es charmant, toi... ce n'est pas mon intérêt.

BERNERET.

Hein ?

RAYMOND.

Si ta femme ne t'aime plus, elle m'aimera peut-être ; car enfin, tu comprends ?... Il faut bien qu'elle aime quelqu'un. Tu ne peux pas espérer qu'à son âge ?...

BERNERET.

Comment peux-tu continuer tes plaisanteries dans un moment pareil ?

RAYMOND.

Encore une fois, je parle sérieusement... Non, vois-tu, vous ne pouvez pas vous entendre, il y a incompatibilité d'humeur... Toi, tu es vif, emporté ; ta femme est douce, patiente...

BERNERET.

Mais au contraire...

RAYMOND.

Ah ! c'est toi qui es doux, patient... et elle, au contraire, qui... Eh bien ! ça revient au même ; il y a toujours incompatibilité, et je vous sépare.

BERNERET.

Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ?

RAYMOND.

Si ta femme m'avait écouté, il y a longtemps que ça serait fait.

BERNERET.

Ah! mais tu m'ennuies, toi!... Ah! mais il m'ennuie, lui!...

RAYMOND.

Mais si tu m'en crois, tu ne feras pas de scandale!... ça se passera en famille.... Je conduirai ta femme chez une de mes tantes, en Suisse, à Neufchâtel... Tu viendras nous voir...

BERNERET.

Je te dis que tu m'agaces avec tes plaisanteries.

RAYMOND, *sérieusement.*

Ma tante est une personne honorable!

BERNERET, *exaspéré.*

Ah ça! mais... est-ce que tu te fiches de moi?

RAYMOND.

O la Suisse!... Tu n'as pas visité la Suisse?... Les chalets, le ranz des vaches, la patrie de Guillaume-Tell!... Ta femme sera très-heureuse!

BERNERET, *criant.*

Veux-tu me laisser tranquille!

RAYMOND.

J'entre dans ton cabinet... je vais écrire à ma tante.

BERNERET.

Va-t-en au diable!

RAYMOND.

Je reviens! ne t'impatiente pas!... O la Suisse!... (*Il entre à droite.*)

SCÈNE XII.

BERNERET, puis ANNETTE.

BERNERET.

Il est complètement fou! (*Fausse sortie.*) Ah ça! c'est donc une épidémie! car ma femme elle-même... et dire que tout ça, c'est la faute de mes vernis et de mes breloques...(*Avec colère.*) Tiens donc!... tiens donc!... (*Il arrache ses breloques et lance un de ses escarpins au milieu de la chambre, marchant un pied chaussé et l'autre nu.*) Mais non!... ça ne peut pas être ça!... il doit y avoir autre chose... mais quoi? quoi?

ANNETTE, *entrant en cherchant toujours.*

C'est drôle ça, que je ne peux pas retrouver mon châle.

BERNERET.

Il faut absolument que je revoie Hortense... que je... Ah! voilà Annette... (*Haut.*) Où est ma femme?

ANNETTE, *à elle-même*

Je l'ai cherché partout.

BERNERET.

Bah !

ANNETTE, *même jeu.*

Jusque dans le buffet.

BERNERET.

Dans le buffet ?... ma femme ?

ANNETTE, *à part.*

Oh ! monsieur !

BERNERET, *criant.*

Je te demande où est ma femme ?

ANNETTE, *criant aussi.*

Je ne sais pas.

BERNERET.

Veux-tu baisser un peu le ton devant... qu'est-ce que tu tiens-là ?

ANNETTE.

Je ne tiens rien... (*Regardant sous son bras.*) Ah ! c'est vrai, c'est votre habit, monsieur... Il a plu, et il est remouillé !... Il y a de l'eau plein les poches.

BERNERET.

Dieu que cette fille est bête !

ANNETTE.

Ah ! c'est ennuyeux à la fin de s'entendre traiter comme ça (*Elle jette l'habit.*)

BERNERET.

Eh bien ! (*Il ramasse l'habit.*)

ANNETTE.

Est-ce que vous seriez content, vous, si on vous disait toute la journée que vous êtes bête ?

BERNERET.

Vous êtes une impertinente !...

ANNETTE, *pleurant.*

Ah ! je voudrais être morte !

BERNERET.

Allons bon ! à l'autre !...

ANNETTE.

Est-ce de ma faute à moi si vous êtes de mauvaise humeur ? si vous avez des chagrins domestiques ?

BERNERET.

Qu'est-ce qui te parle de ça ? de quoi te mêles-tu ?

ANNETTE.

Non, tenez, je vois bien que vous voulez me renvoyer... et comme vous n'avez rien à me reprocher, vu que je suis propre, économe, rangée, honnête et douce que c'en est ridicule !...

BERNERET.

Quel aplomb!...

ANNETTE.

Vous me cherchez des mots... je connais ça, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé.

BERNERET.

Mais sacrebleu!... je ne dis que ce qui est... Tu oses soutenir que tu as de l'ordre.

ANNETTE.

Certainement.

BERNERET.

Mais tu perds tout, malheureuse.

ANNETTE, *apercevant le pied de Berneret.*

Eh bien! et vous donc... vous avez perdu un soulier en route, et vous ne vous en êtes seulement pas aperçu.

BERNERET.

Elle croit que... oh! c'est trop fort... allons, donne moi mon soulier : il te crève les yeux.

ANNETTE, *le lui donnant.*

Si je n'étais pas là pour ranger, pourtant!

BERNERET, *remettant son soulier.*

Oui, vante-toi de ça... quand, par hasard, tu ranges, c'est à l'envers du sens commun.

ANNETTE.

Chacun range comme il a appris.

BERNERET.

Tu serres mes bottes dans ma commode, mes chemises dans le coffre à bois... Un jour j'ai trouvé un faux col dans le piano et des allumettes dans le sucrier.

ANNETTE.

Tout ça, que je vous dis, c'est des mauvaises raisons, et je ne sors pas de là! « quand on veut tuer son chien, on dit... »

BERNERET, *se frappant le front.*

Oh! sapristi!... oui, oui... c'est Molière qui l'a dit : qui veut tuer son chien!... cette fille a raison.

ANNETTE.

Ah! c'est bien heureux que vous en conveniez.

BERNERET, *à lui-même.*

C'est bien ça! quand on veut tromper son mari, on cherche à se prouver à soi-même qu'il vous rend malheureuse.

ANNETTE.

Qu'est-ce que vous baragouinez donc, monsieur?

639

BERNERET, *s'embrouillant.*

Comment!... ce que je baragou... ce que je bagarou... (*Avec colère.*) Va-t-en!

ANNETTE.

Eh bien oui! je m'en vas... mais pour chercher mes effets, car je ne veux plus rester dans cette maison; tout le monde ici a son coup de marteau.

BERNERET, *à lui-même.*

C'est ça, quand on veut quitter ses maîtres, ont dit qu'ils ont un coup de...

ANNETTE.

Adieu, monsieur, vous me regretterez un jour, mais il sera trop tard... Je vas rassembler mes effets (*Elle sort en tappant les portes.*)

SCÈNE XIII.

BERNERET seul.

(*Il va fermer toutes les portes, s'assure qu'il est bien seul. puis redescend sur le devant de la scène.*)

BERNERET, *à demi-voix.*

Je crois que je suis le plus malheureux des hommes; il n'y a plus à en douter, Hortense ne m'aime plus, elle veut me planter là, et elle cherche des prétextes... c'est évident!...Quel est le gredin qu'elle me préfère?... Voyons, parmi les avocats, mes confrères!... Oh! non, ils sont tous plus laids que moi... Après cela, ce n'est pas une raison... (*Frappé d'une idée.*) Ah! Raymond!... Que je suis bête... c'est impossible!... puisque tout à l'heure encore il me disait... qu'il aime ma femme!... Quand on fait la cour à une femme mariée, on a bien soin. au contraire... Et d'ailleurs, lui ou un autre, qu'importe!... je n'en serais pas moins... malheureux... Je saurai plus tard... mais pour l'instant, c'est mon honneur qu'il faut sauver... c'est ma femme, car le mal fait des progrès... il faut les arrêter?... Mais comment? (*Poussant un grand cri.*) Ah! je crois que j'ai trouvé un moyen... oui, c'est ça... j'ai mon moyen. (*Appelant.*) Germain! (*Un domestique parait.*)

BERNERET.

Ecoute! (*Il lui parle bas après avoir regardé du côté de la chambre d'Hortense. — Haut.*) Tu entends.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur. (*Désignant le chien.*) Et Trilby?

BERNERET.

Laisse le... va vite. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE XIV.

BERNERET, HORTENSE.

HORTENSE, *dans la coulisse.*

Germain! Germain!

BERNERET, *a part.*

La voilà, de l'aplomb!

HORTENSE, *appelant.*

Germain?

BERNERET.

C'est peut-être Germain que vous appelez?

HORTENSE.

Mais il me semble que oui!

BERNERET.

Ah bien! il ne viendra pas, je l'ai chassé!

HORTENSE.

Et pourquoi?

BERNERET, *cherchant.*

Oh!... il était... trop grand!...

HORTENSE.

Je ne comprends pas, mais peu importe! Je ne ferai pas atteler, je prendrai une voiture de place pour me conduire au chemin de fer.

BERNERET.

Vous quittez la France?

HORTENSE.

Non, monsieur, seulement j'ai changé d'idée... je ne veux plus aller chez ma mère... je désire lui cacher mes chagrins... je me retirerai à la campagne, dans notre petite maison d'Enghien.

BERNERET.

La petite maison de... tiens! comme ça se trouve, je vais la vendre...

HORTENSE.

Ah!

BERNERET.

Oui... elle ne me plaît plus... le jardin n'a pas donné assez de cerises cette année.

HORTENSE.

Qu'est-ce que ça veut dire?... Enfin, soit, vendez cette maison, monsieur, vous en avez le droit... tout vous appartient... car je ne vous ai rien apporté.

BERNERET.

Oh! pardon! vous m'avez apporté le trouble! ce n'était pas *sur le contrat*, mais c'est égal...,

HORTENSE.

Je louerai un pied-à-terre quelque part et je n'emporterai d'ici que ma perruche, Trilby et Namouna.

BERNERET.

Namouna ? votre chatte ?... ah ! je l'ai fait perdre !...

HORTENSE.

Vous avez fait perdre Namouna ! et pourquoi ?

BERNERET.

Elle avait des mœurs trop décolletées... ça faisait remarquer la maison...

HORTENSE, *agitée.*

Oh !... et avez-vous fait perdre aussi ma perruche ?

BERNERET.

Oh ! non... je l'ai fait envoler.

HORTENSE.

C'est affreux !... et que vous faisait-elle ?

BERNERET.

Elle me racontait des histoires pendant que je travaillais... c'était génant...

HORTENSE.

Vous êtes un monstre, un bourreau... Heureusement, Trilby me reste.

BERNERET, *à part.*

Trilby... nous y voilà !

HORTENSE.

Il me consolera... il m'aimera lui !...

BERNERET, *qui s'est approché du chien qui dort sur un fauteuil, pousse tout-à coup un grand cri.*

Oh !... (*Hortense se retourne effrayée.*) Qu'est-ce qu'il a donc, votre chien ?

HORTENSE.

Comment ! ce qu'il a ? que voulez-vous dire ?... (*Elle s'approche.*)

BERNERET, *lui barrant la route.*

N'approchez pas...

HORTENSE.

Plaît-il ?

BERNERET.

Ne voyez-vous pas là... sur ses lèvres... cette ardeur sèche et fébrile...

HORTENSE, *reculant.*

Mais je ne vois rien...

BERNERET, *poussant un nouveau cri.*

Oh ! de plus fort en plus fort !... il n'y a plus à en douter... il est... enfin, il l'est...

HORTENSE, *tremblante.*

Ah ! mon Dieu !

BERNERET.

Allons ! allons ! pas de faiblesses. (*Il va ouvrir la fenêtre.*) Je vais le lancer dans l'espace !

HORTENSE.

Non... non... je ne veux pas... D'ailleurs, il est impossible que... Trilby (*Courant au verre d'eau.*) Ah !... (*Elle apporte le verre d'eau.*) Ah ! (*Elle offre le verre au chien.*) Mais il boit !

BERNERET.

Il boit même très-bien...

HORTENSE.

Il n'est donc pas...

BERNERET, *tranquillement.*

Parbleu !

HORTENSE.

Mais alors !

BERNERET.

C'était un prétexte pour l'escoffier, voilà tout !

HORTENSE.

Je ne vous comprends pas.

BERNERET.

C'est pourtant bien simple : quand on veut perdre un chat, on lui cherche une querelle de gouttières... quand on veut quitter son mari, on dit qu'il a l'air de la Samaritaine... et, enfin, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est...

HORTENSE, *honteuse.*

Monsieur !...

BERNERET, *avec bonté et en passant le bras d'Hortense sous le sien.*

Si, moi, je voulais me défaire de mon joli petit chien, je ne manquerais pas de prétextes non plus... Ainsi, je l'accuserais d'être trop coquet !... (*Il la contemple; jouant avec ses anglaises.*(de passer trop de temps à peigner ses grandes oreilles et à lisser ses petites pattes blanches... (*Il lui caresse les mains.*) de ne pas montrer assez les dents aux étrangers...

HORTENSE.

Aux étrangers !

BERNERET.

Et en revanche, de ne pas rendre caresses pour caresses à celui qui l'a toujours tant aimé !

HORTENSE, *confuse.*

Mais !

BERNERET.

Tant choyé ! L'ingratitude de mon petit chien, me donnerait le droit de briser moi-même une chaîne qui lui paraît trop pesante, et alors... (*Ouvrant la porte.*) j'ouvrirais toute grande la porte du logis qu'il veut fuir, et je le laisserais libre d'aller ailleurs chercher un asile plus riche, un maître plus aimant.

HORTENSE, *cachant en pleurant sa tête dans le sein de Berneret.*

Mon ami, pardonnez-moi !

BERNERET, *joyeux.*

Des larmes ! tu es donc fachée de ce que tu m'as dit ?

HORTENSE.

Oh ! oui.

BERNERET.

Tu ne veux donc plus quitter ta petite niche ?

HORTENSE.

Non... non...

BERNERET, *avec sentiment.*

Tu fais bien, va ! car les petits chiens errants ne sont pas heureux. Le mépris les met dans son grand sac, et le monde leur jette des boulettes. Crois moi, mieux vaut encore garder le maître qu'on a, surtout quand ce maître est votre esclave, comme je suis le tien, petit chien de despote. (*Se reprenant.*) C'est à dire non, despote de petit chien.

HORTENSE.

Je ne le ferai plus.

BERNERET.

A la bonne heure !

HORTENSE.

Plus jamais !

BERNERET, *lui tendant la main.*

Jamais ?... jamais ?... jamais ?... Eh bien, donnez la patte... et baisez ce maître... (*Hortense lui saute au cou, on entend la voix de Raymond.*)

HORTENSE, *avec effroi.*

Ah ! le voilà !...

BERNERET.

Comment ! c'est lui !

HORTENSE.

Mais oui... tu ne le savais pas ?

BERNERET.

Non... si... (*A part.*) imbécile de mari, va ! mais aussi ce gredin qui me disait en face... (*Haut.*) Je vais le flanquer dans les escaliers.

HORTENSE.

Pas de querelle, mon ami... laisse-moi faire ; je te jure qu'il s'en ira, et pour toujours.

BERNERET.

Mais, il faut pourtant...

HORTENSE.

Il faut m'obéir... j'entends monsieur Raymond. (*Faisant asseoir Berneret à droite et lui mettant des papiers entre les mains.*) Mets-toi là et ne dis rien. (*Passant à gauche.*) Je n'en dirai pas plus que toi, je te le promets.

BERNERET.

Je comprends. (*Hortense prend une tapisserie. — Raymond paraît.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, *entrant.*

Voilà qui est fait... tiens!.. ensemble. (*A Hortense.*) Madame, je puis, à cette heure, vous offrir les moyens de fuir une maison qui... une maison où... (*Hortense travaille avec ardeur. — Continuant.*) Ma tante, est, je le répète, une femme fort respectable qui connaît le malheur et sait y compâtir... Elle vous recevra à bras ouverts. (*Hortense travaille avec plus d'ardeur.*) Vous dites, madame? (*Silence.*) Ah! pardon, j'avais cru... (*Passant à Berneret.*) Dis-moi donc?... vous n'êtes pas raccommodés, j'espère?... (*Berneret feuillette convulsivement ses papiers.*) Dans ce cas-là... il faudrait le dire... (*Silence. — De plus en plus décontenancé.*) Hein!... hein... (*Il retourne auprès d'Hortense.*) Aimez-vous la Suisse, madame?... (*Hortense met les points doubles.*) C'est un charmant pays, je vous jure... le lait y est excellent... (*Même jeu d'Hortense. — A part.*) Sont-ils devenus muets?... (*Il retourne à Berneret.*) Qu'est-ce que tu fais donc là?... (*Berneret recommence à feuilleter.*) Est-ce que vous ne vous quittez plus?... (*Même jeu.*) Ce silence obstiné!... Veux-tu me faire sentir que je suis de trop? (*Même jeu. — A Hortense.*) Est-ce une façon de me renvoyer, madame?... (*Nouveau silence. — A part.*) Ah ça! mais, ceci ressemble à une mystification... Je deviens fort ridicule. (*Un silence. — Raymond s'asseoit, puis se relève, puis remonte, puis il va prendre sa cravache, la laisse tomber, la ramasse, la remet a sa place, et prend son chapeau, tout en regardant Berneret et sa femme, tous deux redoublent d'empressement dans leur besogne. — Frappant du pied.*) Sacrebleu! je ne sais plus comment m'en aller, et pourtant il faut que je me tire de là. Mais du diable si... Je voudrais être à cent pieds sous terre!

ANNETTE, *rentrant, à Berneret.*

Monsieur, je voulais m'en aller, mais je ne peux pas retrouver ma malle.

RAYMOND, *s'accrochant à cette branche.*

Ah! voilà pour ma sortie... (A Annette.) Ta malle? je sais où

elle est ; je vais te la donner... Viens avec moi. (*Il prend le bras d'Annette qui n'y comprend rien, et sort vivement avec elle.*)

SCÈNE XVI.

BERNERET, HORTENSE.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! j'ai réussi.

BERNERET, *se levant.*

Ouf ! il est parti ! (*Il court à la fenêtre.*)

RAYMOND, *en dehors.*

Qu'est-ce que tu fais là ?

BERNERET.

Je regarde si tu ne reviens pas.

HORTENSE.

Oh ! soyez tranquille ! il n'y a pas de danger.

BERNERET, *serrant sa femme dans ses bras.*

C'est égal ! je n'ouvre plus ma niche aux chiens célibataires. Ils sont tous enragés.

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

260026

THÉODORE BARRIÈRE

23

QUAND ON VEUT TUER SON CHIEN

PROVERBE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Prix : 1 fr. 50

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

J. AUTRAN *de l'Acad. franç.* f. c.
ŒUVRES COMPLÈTES, tome V. — La Lyre à sept cordes..... 6 »

H. DE BALZAC.
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE... 7 50

COMTE DE PARIS
HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, t. I à IV..... 30 »
ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. 30 »

X. DOUDAN
MÉLANGES ET LETTRES. 2 volumes.... 15 »

VICTOR HUGO
LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2e série. 2 v. 15 »

J. MICHELET
HISTOIRE DU XIXe SIÈCLE, 3 volumes. 18 »

F. PONSARD. f. c.
ŒUVRES COMPLÈTES. T. III et dern. 7 50

CHARLES DE RÉMUSAT
ABÉLARD. 1 volume..... 7 50

ERNEST RENAN
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol. 7 50
LES ÉVANGILES. 1 volume..... 7 50

DANIEL STERN
MES SOUVENIRS. 1 volume..... 7 50

LOUIS ULBACH
LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau-forte de Hédouin. 1 volume..... 6 »

VIEL-CASTEL *de l'Acad. franc.*
HIST. DE LA RESTAURATION, tome XIX. 6 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

ÉMILE AUGIER *de l'Acad. franç.* vol.
THÉATRE COMPLET. T. I à IV..... 4

BALZAC
CORRESPONDANCE..... 2

TH. BENTZON
LA GRANDE SAULIÈRE..... 1

AL. DUMAS FILS *de l'Acad. franç.*
THÉRÈSE..... 1

O. FEUILLET *de l'Acad. franç.*
UN MARIAGE DANS LE MONDE..... 1

ERNEST FEYDEAU
SOUNA..... 1

JUDITH GAUTIER
LUCIENNE..... 1

GUSTAVE HALLER
VERTU..... 1

VICTOR HUGO
QUATREVINGT-TREIZE..... 2

ALPHONSE KARR
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR..... 1

LAMARTINE
NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT..... 1

PROSPER MÉRIMÉE
LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 1

MÉRY
LA COMTESSE ADRIENNE..... 1

MICHELET
L'ÉTUDIANT..... 1

CH. MONSELET
LES RESSUSCITÉS..... 1

D. NISARD *de l'Acad. française* vol
RENAISSANCE ET RÉFORME..... 2

J. NORIAC
LA FALAISE D'HOULGATE..... 1

J. OFFENBACH
OFFENBACH EN AMÉRIQUE..... 1

OUIDA
DANS UNE VIELLE D'HIVER..... 1

LYDIE PASCHKOFF
LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY..... 1

A. DE PONTMARTIN
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XIV..... 1

HENRY RIVIÈRE
EDMÉE..... 1

ROBERT HOUDIN
MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE..... 1

SACHER MASOCH
LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI..... 2

GEORGE SAND
LÉGENDES RUSTIQUES..... 1

FRANCISQUE SARCEY
LE PIANO DE JEANNE..... 1

STENDHAL
VIE DE NAPOLÉON..... 1

* * *

LES FEMMES ET LA FIN DU MONDE..... 1

MARIO UCHARD
MON ONCLE BARBASSOU..... 1

LOUIS ULBACH
MÉMOIRES D'UN ASSASSIN..... 2

Paris — Imprimerie Dumoutet.